

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



Sadegh Hedayat

Ecrivains persans du XXème siècle

En 1980 Gilbert Lazard qui était alors Directeur de l'Institut d'Etudes Iraniennes à la Sorbonne, présentait une sélection de nouvelles d'écrivains iraniens¹ de la première moitié du XX^{ème} siècle : Sadegh Hedâyat, Abdolhosseyn Vejdâni, Djalal Aleahmad, Mahmoud Dowlatâbâdi, et Gholâmhosseyn Sâedi. Ces nouvelles montraient qu'en Iran le combat entre tradition et modernité n'était pas quelque chose de nouveau. Si le dernier Shah et Khomeiny ont animé la scène politique iranienne, avec les excès que l'on connaît, au cours de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, la lutte avait déjà commencé dès la fin du XIX^{ème}. Le fait marquant a été la révolution de 1905 qui a permis de renverser la dynastie kadjar et d'instaurer une monarchie constitutionnelle. Les écrivains iraniens modernes ont tous été marqués par cette lutte entre forces conservatrices (aussi bien des religieux que des classes possédantes) et forces démocrates. Intellectuels, ils étaient forcément ouverts au monde occidental, même s'ils restaient viscéralement attachés à leur patrie. Il n'est donc pas étonnant que leur oeuvre s'en ressente.

Djamalzadeh² était leur aîné, en quelque sorte leur modèle. Il a été le premier à introduire la nouvelle dans la littérature persane, un genre qui semble bien convenir à ce qui est leur sujet à tous : la critique tous azimuts des défauts de leur société. Djamalzadeh, en plus, était directement impliqué dans la politique dans sa jeunesse : Son père était prédicateur de mosquée et chef de l'opposition à Ispahan, ville qu'il doit fuir pour s'installer à Téhéran. Véritable précurseur du mouvement constitutionnel, qu'est-ce qu'il va prêcher à ses fidèles à Téhéran ? Vous avez besoin de lois ! (de lois, pas de la charia). Djamalzadeh, enfant, va accompagner son père chez le Roi (en 1907), un peu comme protection, pour éviter que le

¹ Voir : *Nouvelles Persanes - L'Iran d'aujourd'hui évoqué par ses écrivains* (Sadegh Hedâyat, Abdolhosseyn Vejdâni, Djalal Aleahmad, Mahmoud Dowlatâbâdi, Gholâmhosseyn Sâedi), *choix de textes, présentation et traduction par Gilbert Lazard, édit. Phébus, Paris, 1980*

² voir : *Djamalzadeh : Choix de Nouvelles, traduction Stella Corbin et Hassan Lofti, présentation André Chamson de l'Académie française, introduction de Henri Massé, membre de l'Institut, édit. Les Belles Lettres, Paris, 1959*

père ne disparaisse dans les cachots du Palais. Tout de suite après - il a douze ans - il est envoyé d'abord à Beyrouth, puis à Lausanne par son père qui meurt, empoisonné, en prison. Et le Shah abolit la constitution dès l'année 1908. Nouvelle révolution : le Shah doit abdiquer en faveur de son fils de 11 ans, puis c'est la première guerre mondiale, l'Iran est occupé par les Russes au Nord, les Anglais au Sud et même les Turcs à l'Ouest ! Djamalzadeh rejoint les Libéraux à Berlin et rédige un rapport sur la situation de l'économie iranienne. Plus tard il se calme, reste à Lausanne et obtient un poste officiel au Bureau International du Travail. Il est l'ami de Hedayat qu'il soutient constamment.

Henri Massé a beaucoup de considération pour lui. Il dit qu'il est le maître de la langue parlée, tout en conservant une syntaxe classique. Pourtant parmi les nouvelles qu'il présente je n'en vois que deux qui ont une qualité littéraire certaine : *Charité mal placée*, qui raconte l'histoire d'un Persan qui sauve un Russe blessé et abandonné par ses compagnons, et qui va être mal récompensé de sa charité : une fois le gros des Russes rejoints, le blessé va accuser le Persan de trahison, le fera fusiller et le dépouillera du sac d'argent que le Persan avait eu l'imprudence de lui montrer, et *Sept Ans de Silence*, l'histoire d'un mollah rendu fou d'amour - et criminel - parce qu'il a vu la fille de son voisin pour lequel il était venu prier, courir dans le jardin et se faire accrocher le tchador par un rosier, dégageant sa figure et libérant ses cheveux, et sept ans après, enfermé dans une prison, il évoque encore chaque jour « *le rosier, les cheveux défaits, la bouche souriante... et chaque jour cette vision lui enflamme le cœur* ».

Le recueil de nouvelles sélectionnées par Gilbert Lazard contient à côté des nouvelles de Hedayat, celles d'autres écrivains persans contemporains. Chez la plupart on reconnaît les mêmes préoccupations que celles que l'on va retrouver chez Hedayat : l'égoïsme des possédants, la concussion, l'emprise des mollahs, la situation de la femme. Sâedi, un médecin d'origine azéri, conte

d'inquiétantes histoires qui se passent chez les pêcheurs du Sud, celle d'un mollah qui apparaît soudain dans les villages, subjugué les villageois, prend femme, accapare une maison, confisque ustensiles de cuisine, puis disparaît à nouveau, sa femme mourant en couches après avoir donné naissance à un monstre mort-né. Et puis cette autre histoire, celle d'un enfant mystérieux qui semble être sorti de la mer, un enfant muet, agité, aux yeux immenses, qui fait lever les vents et mugir les flots et dont le village n'arrivera plus jamais à se débarrasser. Mais c'est Djalâl Aleahmad qui m'a fait la plus forte impression. Il évoque le milieu religieux étouffant dont il est lui-même issu. Les deux nouvelles présentées : *Un Péch*é et *La Fête des Femmes* ont pour héros des enfants. Dans la première une petite fille, laissée seule, dans la chaleur de la nuit, sur la terrasse où sont étendus les matelas de toute la famille, alors que l'on évoque les martyrs chiïtes en bas dans la cour, va, suivant une impulsion subite, s'étendre sur la couche recouverte d'un drap de son père, s'endort, puis se réveille soudain en voyant son père couché à côté d'elle et fuit, paniquée, terrifiée, persuadée d'avoir commis un péché mortel. Dans la deuxième nouvelle c'est un garçon qui parle. Un garçon tyrannisé par son père et cajolé par sa mère. Son histoire est un peu confuse. On comprend néanmoins que les autorités ont décrété que les hommes doivent sortir dans la rue sans turban et les femmes sans tchador. Convoqué à une fête officielle, la fête des femmes, le religieux, son père, ne voulant en aucun cas que sa femme se promène le visage nu, trouve la solution en contractant le fameux mariage temporaire chiïte avec une femme « *moderne* » qu'il emmènera à la fête à la place de sa femme légitime. Dans les deux nouvelles les enfants sont évoqués avec une grande tendresse. Une tendresse qui doit être spécifiquement persane car on la retrouve dans plusieurs films que la censure khomeyniste a laissé sortir du pays après la révolution et qui évoquent des histoires d'instituteurs, d'écoles de filles, de cinémas de campagne et qui témoignent tous

de la capacité d'émerveillement des enfants, de leur innocence et de leur fragilité.

Vincent Monteil a écrit un essai sur Hedayat³ pour l'Institut Franco-Iranien de Téhéran en tant qu'orientaliste et lettré mais n'a pas connu Hedayat personnellement. Je trouve le témoignage de l'Iranien Farzaneh⁴ beaucoup plus intéressant, passionnant même, car Farzaneh a commencé à fréquenter Hedayat quand il était encore étudiant, a passé de nombreuses journées avec lui dans les cafés de Téhéran, dans la chambre que Hedayat avait conservée dans sa maison familiale, en sorties à la campagne et enfin à Paris pendant les six mois qui ont précédé son suicide. Le portrait qui s'en dégage est celui d'un homme extrêmement attachant, très ouvert à la littérature et à la culture européennes, et en même temps très attaché à son pays et à son passé et déchiré de voir dans quel état il se trouve :

*« Nous avons un pays de chiotte
et nous dedans
comme Hussein à Karbela. »*

C'est que tout était critiquable dans la société où nous vivions, dit Farzaneh. Les carences ne se trouvaient pas seulement dans la politique, l'économie, l'administration. Le mensonge, l'imposture, la vanité, l'injustice et tant d'autres maux paraissaient normaux. Hedayat citait un commentaire de Gobineau sur les armoiries impériales : « *Lion, Epée, Soleil, les trois symboles de la forfanterie persane* ». (Qu'est-ce qu'il faudrait dire de notre coq gaulois ?).



³ voir : *Vincent Monteil : Un écrivain persan du demi-siècle : Sâdeq Hedâyat (Tébéran 1903 - Paris 1951), Editions de l'Institut Franco-Iranien, Tébéran, 1952*

⁴ voir : *M. F. Farzaneh : Rencontres avec Sadegh Hedayat, le parcours d'une initiation, édit. Libr. José Corti, Paris, 1993*

Il était aussi dégoûté non seulement par certains politiciens mais encore par certains soi-disant intellectuels tels que Bazargan, Centralien (la honte !), Doyen de la Faculté Technique de Téhéran, qui sera beaucoup plus tard premier ministre de Khomeiny, et qui écrit un ouvrage religieux sur les ablutions intimes ! « *Comment veux-tu* », dit Hedayat à Farzaneh, « *que le peuple comprenne quelque chose à la science ?* »

Hedayat avait une véritable haine pour les mollahs. On peut la déceler partout dans ses nouvelles, p. ex. celles rassemblées sous le titre *Les Trois Gouttes de Sang*⁵. Certaines de ces nouvelles sont très belles sur le plan littéraire, c'est le cas des nouvelles fantastiques comme celle qui sert de titre au recueil, *Les trois Gouttes de Sang*. Et c'est aussi le cas de toutes ces nouvelles qui sont une réflexion sur le malheur. Et qui sont remplies de sa souffrance devant le mal et le malheur. Sa nouvelle la plus poignante est celle qui raconte l'histoire de ce chien (*Le Chien errant*). Un tout petit chien, jeune, mignon, qui arrive avec son maître dans une grande voiture rutilante, sur la place du village. Le maître sort, le chien aussi, le maître va faire quelques achats, le chien va suivre quelques odeurs. Puis le maître remonte dans son coupé, démarre et part dans un grand nuage de poussière. Le petit chien d'abord surpris, jappe, plaintivement. Puis cherche de l'aide auprès des villageois qui le repoussent à coups de pieds. Des gamins le découvrent, lui lancent des pierres. Le chien hurle, affolé, va courir en boitant sur la route où flotte encore la poussière. Il se traîne sous le soleil brûlant. Jusqu'au soir. Se perd dans le désert. Sa petite tête ne comprend rien. Jusqu'à ce qu'il ne lutte plus. Jusqu'à ce que ses yeux, qui s'obscurcissent déjà, voient la grande ombre du vautour qui est assis là et qui attend. Le petit chien, c'est toute l'indicible souffrance des innocents, de ceux qui n'ont jamais fait le mal et qui ne l'ont jamais

⁵ voir : *Sadeq Hedayat : Trois Gouttes de Sang, nouvelles, trad. Gilbert Lazard, édit. Phébus, Paris, 1988*. Voir aussi : *Sâdeq Hedâyat : Deux Nouvelles (L'Impasse - Demain), texte persan avec traduction par Vincent Monteil, Editions de l'Institut Franco-Iranien, Téhéran, 1952*

rencontré et qui souffrent tellement plus que les autres parce qu'ils ne comprennent rien.

D'autres nouvelles de Hedayat sont de véritables études de mœurs à la Maupassant. C'est dans ces dernières que l'on trouve les critiques les plus virulentes. Dans *l'Intermédiaire* le mollah Mirzâ Yadollâh regrette l'éducation du peuple : « *Tant que ces gens resteront des ânes nous les monterons* ». Dans *la Quête d'Absolution* les pèlerins de Kerbala sont des criminels (une femme pour se venger de sa rivale tue successivement ses deux fils nouveau-nés en plongeant une aiguille à tricoter dans leur fontanelle, un cocher qui, profitant d'un accident de sa voiture de poste, étrangle le passager riche survivant et s'approprie sa fortune). Des criminels qui se rachètent en payant les dignitaires religieux du sanctuaire. Hedayat revient aussi constamment sur la façon dont est traitée la femme. Dans *l'Intermédiaire* encore, le mollah tombe amoureux d'une fillette de huit ou neuf ans qu'il achète pour trois toman d'argent : « *Elle était si petite que le soir des noces ses parents ont dû l'apporter dans leurs bras. Pour ne rien vous cacher, j'avais un peu honte de moi* ». Dans *la Femme qui avait perdu son mari* on montre la femme fouettée, exploitée, abandonnée, dépouillée de toute humanité jusqu'à abandonner à son tour son enfant. Et dans *la Quête d'Absolution* encore, on décrit les effets de la polygamie et les crimes du gynécée. Yves Monteil prétend que Hedayat avait beaucoup de sympathie pour l'antique religion mazdéenne et était persuadé que l'Islam avait modifié l'âme iranienne. Ce qui est certain c'est qu'il montre beaucoup de mépris pour la culture arabe et que les Arabes sont souvent décrits comme des va-nu-pieds et comme des primitifs. La description des Arabes qui accueillent la caravane de pèlerins iraniens à leur arrivée à Kerbala vaut la peine d'être rapportée : « *Des Arabes coiffés de fez arborant des mines où l'idiotie le dispute à la roublardise... De louches individus aux allures d'escrocs, la tête enturbannée, la barbe et les ongles passés au henné, le crâne rasé, égrenant des chapelets... Des*

femmes arabes, le visage malpropre et tatoué, les yeux brûlés, offraient aux regards les anneaux qu'elles s'étaient passés dans les narines ».

Hedayat était un homme complètement indépendant, incapable du moindre compromis, d'une très grande modestie, mais d'une modestie qui, me semble-t-il, cache un certain mépris du monde. Sinon pourquoi repousserait-il à ce point la gloire ? Il ne cherche pas à être imprimé. Ses amis sont obligés de surveiller ses manuscrits. D'ailleurs quand on découvre son corps après son suicide, on trouve éparpillés à côté de lui les restes de liasses de papiers brûlés. On sait qu'il se sentait très proche d'Omar Khayam (qui ne s'est pas soucié non plus de l'édition de ses *Rubayat*). Hedayat a d'ailleurs réalisé un véritable travail d'érudit⁶ sur ses quatrains en sélectionnant 143 qui, d'après lui, pouvaient être attribués à Khayam de façon sûre, sur la base des manuscrits, du style et des idées. Il est probable que ce n'est pas seulement l'athéisme de Khayam qui l'intéresse, mais ce sentiment, presque obsessionnel, qui imprègne les quatrains de l'ancien poète persan, de l'absurdité de la création et de la vanité de l'existence. A ce pessimisme existentiel de Hedayat venait s'ajouter un pessimisme social et politique, le tout étant exacerbé par une évidente et omniprésente (omniprésente dans l'oeuvre) attirance pour la folie et la mort.

Cela est surtout vrai pour son roman *La Chouette Aveugle*⁷ que tout le monde considère comme son chef d'œuvre. Une oeuvre pourtant que je n'emporterais pas sur une île déserte comme le propose l'éditeur de Phébus qui signe sous les initiales mystérieuses J.P.S. dans l'introduction aux *Trois Gouttes de Sang*, et que je ne recommanderai pas non plus à mes amis. Très beau, mais trop morbide à mon gré. Cela me rappelle Lautréamont ou Poe avec lequel il partage une certaine fascination pour la folie. Il paraît que

⁶ voir : *Sadegh Hedayat : Les Chants d'Omar Khayam, édition critique, édit. José Corti, Paris, 1993*

⁷ voir : *Sadegh Hedayat : La Chouette Aveugle, roman, traduit par Roger Lescot, édit. Libr. José Corti, Paris, 1988*

le roman a fait l'admiration de Breton. Il y a des scènes et des images qui reviennent constamment tout le long du texte comme dans des rêves ou plutôt des cauchemars qui vous poursuivent nuit après nuit, ou comme dans certains romans fantastiques tels que le *Manuscrit de Saragosse* de Jean Potocki où le héros de l'histoire se réveille tous les matins sous un gibet. Chez Hedayat le motif principal qui se répète comme dans un tapis persan est celui d'un vieillard, costumé en mollah, l'index gauche sur ses lèvres, accroupi au pied d'un cyprès, et d'une jeune fille aux longs cheveux noirs qui se penche vers lui en lui offrant une fleur de capucine et qui en est séparée par une rivière.

A Farzaneh qui l'interroge Hedayat assure que le thème du roman n'a rien d'autobiographique, qu'il n'a pas été écrit sous l'emprise de drogues et qu'au contraire il a été construit en calculant froidement tous les effets. Et pourtant, en cherchant un peu, et surtout en comparant tous les faits rapportés par Farzaneh, on pourrait - j'en suis sûr - trouver de nombreuses similitudes entre la vie réelle de l'écrivain et sa fiction : la chambre où il vit, le bureau sur lequel il travaille, le fameux flacon (le vin que l'on presse lorsqu'un enfant est né), les deux fenêtres, le chat Nizâ que l'on retrouve aussi dans les *Trois Gouttes de Sang*, l'oncle qui pousse la porte avec brutalité. Et puis à Paris, quelques semaines avant le suicide, ce pèlerinage fait avec Farzaneh à Cachan où il a vécu étudiant (la maison où il a habité est devenu un foyer pour malades mentaux : cela ne s'invente pas), le pilier de ce viaduc qu'il lui montre et où il avait ses rendez-vous avec sa fiancée. Fiancé pendant vingt-quatre mois précise-t-il. Vingt-quatre, deux et quatre, des chiffres qui reviennent constamment dans son roman. Et cette fiancée mystérieuse (ses parents ne voulaient pas qu'elle fréquente un Oriental sauvage, explique-t-il), n'est-ce pas la fille du cyprès et ce visage qu'il aperçoit par la lucarne, « *ces yeux effrayants et enchanteurs, yeux comme pleins d'un reproche amer, yeux à la fois troublants, étonnés, menaçants et prometteurs* » ?

Et puis, un jour, le pessimisme de Sadegh Hedayat a dû le submerger complètement. Et la mort a dû lui sembler la seule issue raisonnable. C'était un soir d'Avril 1951. Dans sa petite chambre du 11ème arrondissement de Paris il a brûlé ses derniers manuscrits, il a bouché toutes les ouvertures et il a ouvert grand le robinet du gaz.

(2002)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 2, Littérature persane moderne*